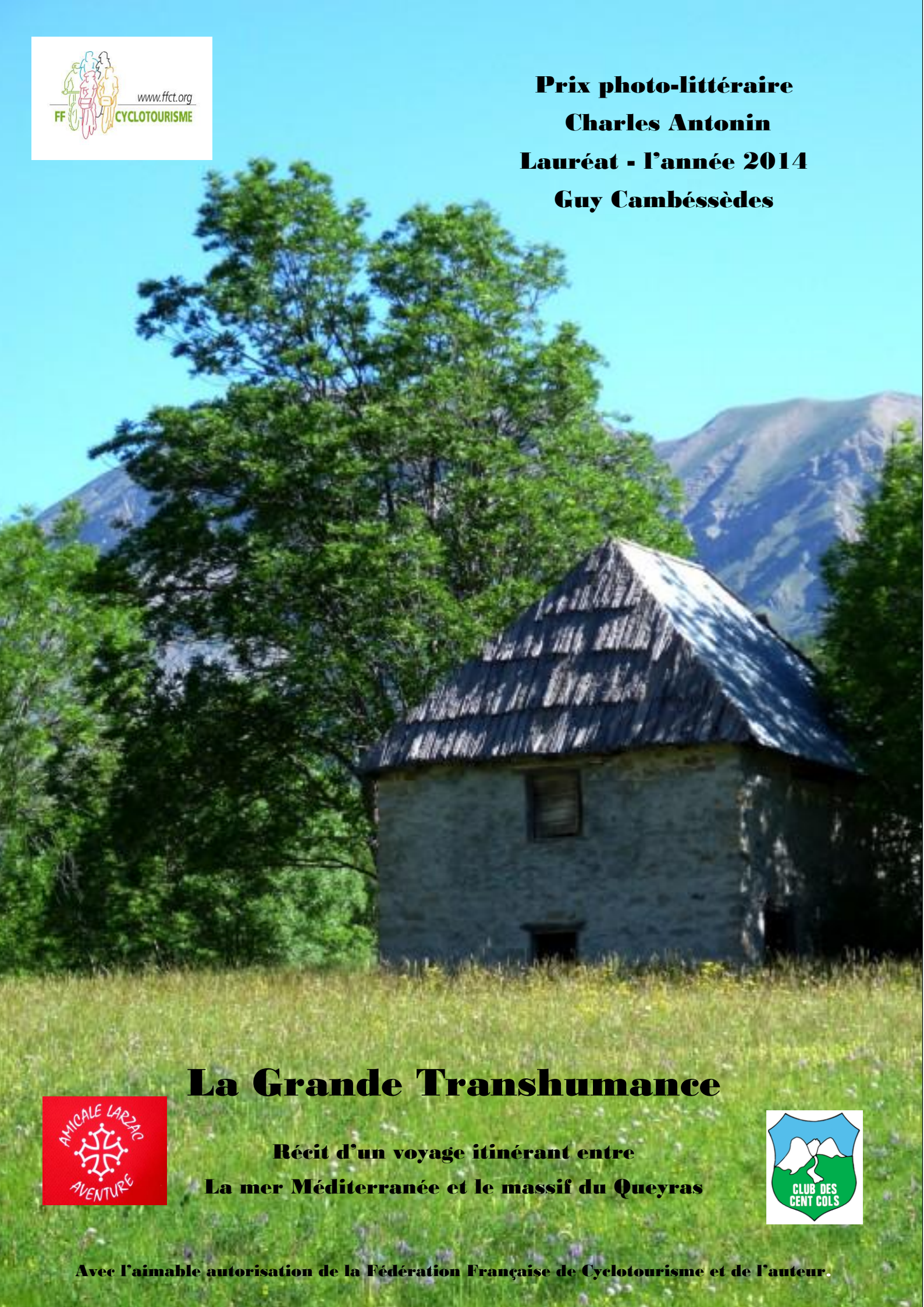


Prix photo-littéraire
Charles Antonin
Lauréat - l'année 2014
Guy Cambéssès



La Grande Transhumance

Récit d'un voyage itinérant entre
La mer Méditerranée et le massif du Queyras



Introduction

L'idée était bien présente dans nos esprits, et ce depuis déjà quelques années. Ce brevet fédéral « Mer-Montagne » nous a toujours attirés, allez savoir pourquoi ? Le fait de relier à bicyclette un rivage de notre cher hexagone à un col ou un village d'altitude, a toujours reçu en nous un écho favorable. Il incite au voyage itinérant, à l'autonomie : notre credo. Le cyclotourisme comme nous l'aimons, comme nous le pratiquons.

Nous nous sommes accordés du temps, beaucoup de temps, avant de prendre notre envol ; la gestation a été longue, mais en définitive la trajectoire a été belle, discrète et riche en émotions. Ce printemps 2012 est humide, les pluies, les dépressions balaient notre pays à fréquence soutenue. Les températures sont encore bien fraîches en ce début mai. A l'heure du choix, c'est le quart Sud-Est de la France qui est plébiscité. La période retenue, la dernière décade de juin, juste avant la grande frénésie estivale. C'est l'époque où les nuits sont courtes et les jours beaux et longs comme la course du soleil.

Avant de prendre la route, faisons connaissance ... qui sommes-nous, cachés derrière un nom d'emprunt ?

Mireille, tout d'abord. Elle incarnera la fille du sud, au travers de l'héroïne de Frédéric Mistral qui perdit la raison, mais aussi la vie, sous le terrible soleil provençal. Elle avoue bien volontiers une préférence pour les espaces plats ou vallonnés mais ne rechigne aucunement à affronter la montagne, voire la haute montagne. En voyage, elle apprécie tout particulièrement les pauses, les arrêts situés à la porte d'une boulangerie-pâtisserie. Ces lieux de providence, où d'insidieux effluves de viennoiseries encore tièdes viennent bien souvent titiller l'odorat du randonneur.

Gaspard, avec un goût prononcé pour les terrains accidentés sera l'homme de la Montagne. Il s'identifiera le temps de ce récit au Père Gaspard de Saint-Christophe-en-Oisans, le célèbre guide vainqueur de la Meije en 1877, mais, la comparaison s'arrêtera là. La mer peut, aussi être son alliée si elle baigne les Calanches de Piana, les rivages de la côte Vermeille ou bien celles du bassin de Marennes-Oléron. Sa gourmandise : une photographie insolite, une rencontre, un instant de silence absolu.

En toute discrétion, levons un coin du voile sur notre état civil, en précisant seulement que nos âges sont à la croisée des chemins. Un âge où la raison et la passion savent se conjuguer à merveille afin de conduire nos destinées, nos itinérances sur deux roues, sacoches au vent.



L'itinéraire choisi découle donc et en toute logique de la personnalité des deux protagonistes en lice, du terrain plat et vallonné en tout premier lieu pour ensuite gravir quelques cols de haute montagne. Ce sera : du Grau-du-Roi (Gard) sur les rivages de la Méditerranée, aux chalets haut perchés de Saint-Véran (Hautes-Alpes) dans le massif du Queyras.

Le décor est ainsi planté. Reste à construire le canevas du parcours, définir les sites à visiter, repérer les hébergements potentiels, réviser les montures, préparer le matériel à emporter ; de la routine mais néanmoins de l'indispensable.

Outre les ancestrales migrations ovinnes du solstice d'été, le titre de ce récit évoquera aussi, dans l'imaginaire du lecteur : les grands espaces, un crépuscule de feu sur les étangs de Camargue, les senteurs provençales, les romans de Pagnol ou de Giono, cette lumière si pure et généreuse qui inonde l'Ubaye et le Queyras. Que sais-je encore ? Des sonnaillles qui se perdent au fin fond d'un vallon ?

Ce sont tous ces joyaux que nous allons découvrir au fil de cette semaine vagabonde. « Transhumance » ce mot associé au florilège d'images champêtres qu'il laisse poindre est déjà une invitation au voyage.

Les conditions météorologiques sont parfaites, seule une interrogation demeure. Verrons-nous, rencontrerons-nous les troupeaux, dans leurs cheminement en quête d'une pâture nouvelle ?

Première étape : Samedi 23 Juin 2012

Le Grau du Roi (30) / Eyguières (13)

Le pays du vent et du soleil

Au détour d'une rue, la Méditerranée apparaît d'un bleu intense, sobre, presque uniforme. A cette heure matinale, elle est immobile. Un insignifiant clapot nous rappelle qu'elle n'est ni morte, ni figée mais qu'un perpétuel mouvement de vagues l'anime. La plage est déserte. En suivant la grève, nos regards découvrent les étranges pyramides de la Grande-Motte, symbole de la folie immobilière des années soixante. Plus à l'Ouest, c'est Palavas immortalisé par les dessins humoristiques d'Albert Dubout. En léger arrière-plan, la colline de la Gardiole offre ses faibles pentes au vignoble de Frontignan. A l'apogée du champ de vision, ce petit triangle sombre émergeant des flots, ne peut être que le Mont-Saint-Clair, cher à Paul Valéry et à l'ami Georges : Sète, l'île singulière.

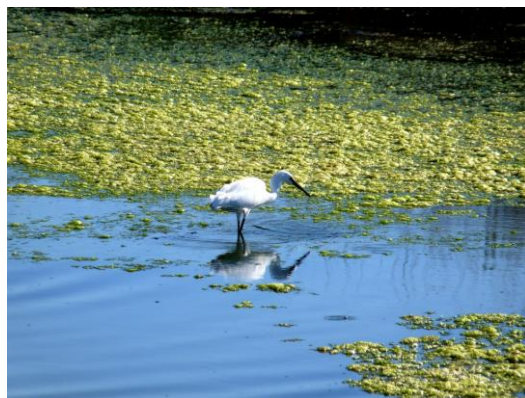
Mouettes et goélands occupent l'espace aérien dépourvu du moindre nuage. L'air est frais. Un minuscule estran libère des senteurs iodées. Mireille et Gaspard sont là, sur cette jetée du môle du Grau-du-Roi, en partance pour un nouveau voyage, mais nullement impatients. Pour l'instant, ils jouissent pleinement de cet environnement bien étranger à leur quotidien. Le voyage doit être source de découverte, mais aussi d'émerveillement. Pourtant ils ne franchiront aucune frontière, ne rencontreront aucune peuplade isolée. Contrairement à leurs amis qui roulent actuellement sur la route de la soie entre Pékin et Londres.

Le chenal, le canal, c'est l'axe central du Grau-du-Roi, cette cité, mi-port de pêche, mi-station balnéaire. Il recèle un capharnaüm d'embarcations. Les solides thoniers de haute mer côtoient chaluts et lamparos, de minuscules canots, mais aussi les emblématiques barques de joutes. Nous sommes en Languedoc. Les joutes¹

¹ La Joute nautique de méthode languedocienne est un sport pratiqué dans huit villes de l'Hérault et une du Gard. Deux barques lourdes, l'une rouge et l'autre bleue, sont propulsées par huit à dix rameurs et guidées par deux barreaux. Les compétiteurs appelés « jouteurs » sont positionnés sur une plate-forme se situant à près de trois mètres de l'eau. Munis d'une lance et d'un pavois, l'objectif

sont le sport nautique et aquatique par excellence, une tradition ancestrale ancrée dans la mémoire collective de cette frange littorale, cette ultime courbure du golfe du Lion.

Un entrelacs de mâts, de cordes, de poulies s'entrechoquent tout doucement délivrant ainsi un léger cliquetis, au gré des remous occasionnés par des plaisanciers en goguette ou des marins pêcheurs rentrant à quai. Une fois le cachet officiel apposé sur le carnet de route préalablement établi, Mireille et Gaspard décident de prendre la route. La cité se réveille, les rues commencent à s'animer gentiment. Sans encombre, ils engagent leur « échappée belle ».



La route est droite, bordée de roselières, cernée par des eaux en dormance. La circulation est quasi nulle. Ils observent flamants roses, aigrettes et autres échassiers, en toute tranquillité. Rapidement, les marais salants apparaissent. Un impressionnant quadrillage d'eau et de sable se joue de la lumière ambiante. La couleur rose décline en ces lieux l'étendue de la richesse de ses nuances. De subtils pastels à peine pigmentés se transformeront, au gré du temps et des éléments, en teintes vives et puissantes. C'est toute la magie de la nature aidée par la main de l'homme, et ce, depuis des millénaires. Les camelles de sel, ces imposants tas de matière encore brute accordent une illusion de relief à cette contrée qui flirte avec le niveau de la mer.

Une route rectiligne, ai-je dit ? Et plate de surcroît, aussi plate que celles du pays de Jacques Brel où des cathédrales s'érigent en montagne. Ici, point de montagne ni de cathédrale, seule une muraille d'où émerge plus haute que les autres, la Tour de Constance : nous arrivons à Aigues-Mortes ... la toute première pépite de notre itinéraire. Afin de ne rien perdre, nous longeons les superbes remparts de cette cité médiévale, puis par une des portes nous pénétrons dans ce dédale de ruelles rigoureusement parallèles. Elles invitent toutes à

du joueur est de faire tomber son adversaire à l'eau lorsque les barques se croisent en se frôlant. Il est obligatoirement habillé de blanc. La musique qui accompagne ces échanges est produite par un hautbois traditionnel.

gagner le cœur de la bourgade : la place saint-Louis. La statue du roi de France trône en son centre : c'est l'âme de la ville. Aigues-Mortes, saint-Louis, les croisades, tout est lié, et ce, depuis des siècles.



Avant de quitter ce lieu enchanteur, nous consacrons un temps, comme un devoir de mémoire, à la stèle rappelant le martyr des huguenots. Nous sommes au pied de cette immense tour, lisse et froide. Marie Durand y fut emprisonnée trente-huit années. Pour un unique grief : elle revendiquait une pratique religieuse autre que celle autorisée par Louis XIV. Elle osait vivre sa foi auprès des siens dans ses montagnes ardéchoises. Voilà les faits... A chacun de méditer sur ce sujet, malheureusement toujours d'actualité : l'intolérance. La randonnée itinérante, procure des phases de calme intérieur propices à la réflexion et autorise même quelquefois le dialogue avec notre conscience. Comme des parenthèses dans notre quotidien, dans notre société fondée sur la vitesse, la consommation et la surenchère d'une information bien souvent frelatée, morbide ou racoleuse.

*Nous passons le petit Rhône à Sylvéral. La route, toujours aussi plate et rectiligne, oblique maintenant quelque peu vers le Nord. Elle nous expose ainsi, à un mistral de plus en plus insistant. C'est la difficulté majeure, les Provençaux qui l'ont toujours craint, le nommaient le *maestral* – le vent maître. Et à la mauvaise saison, la vindicte publique lui accorde toujours le terme de « bise noire » tant ses excès sont redoutés.*

Nous sommes au beau milieu du delta du Rhône, la Camargue, celle de « Crin blanc ». Paré d'une robe claire, ce cheval de petite taille évoque la liberté, un monde ouvert ... Avec le taureau élevé également en liberté, ils sont les animaux emblématiques de cette terre gorgée d'eau, battue par les vents, brûlée par le soleil. Une terre désolée où l'homme semble même quelque peu absent.

La culture du riz² bien présente en ces lieux ne nous accorde aucun secours. Le vent ne rencontre nul obstacle, les roselières ondulent, plient mais en définitive lui laissent libre cours. Nos forces sont intactes, nos muscles à la bonne température, mais la journée risque d'être longue et pénible.

Il est midi, lorsque par le pont de Trinquetaille, la ville d'Arles nous accueille. Une péniche remonte le fleuve. D'où vient-elle? Que transporte-t-elle? Nous observons la scène avec des yeux d'enfant. Les passants restent indifférents à ce perpétuel manège fluvial. Il n'est qu'un rituel pour eux, riverains du fleuve. Accoudés à la balustrade, Mireille et Gaspard se laissent griser par ces instants de répit. Leurs esprits s'évadent même jusqu'au cœur des alpes suisses, ce lieu magique où le Rhône entame son long voyage. D'une énorme masse glacière, un fougueux torrent s'échappe puis dévale la pente en cascades vers Gleisch, au pied de la Furka-pass. Un autre monde !



Le marché hebdomadaire bat son plein, il occupe un large boulevard. Les étals colorés regorgent de fruits et de légumes de saison. Sans oublier les plantes aromatiques et les épices qui exhalent les parfums du pourtour méditerranéen. Nous nous faufileons dans la foule afin de gagner le cœur de ville. Nous déjeunons sur la place du Forum, très animée en cette saison, à l'ombre des micocouliers séculaires.

² Culture du riz : Il faut attendre l'endiguement du Rhône, qui a permis l'apport d'eau douce à la fin du XIX^{ème} siècle, puis le plan Marshall, qui a financé d'importantes infrastructures hydrauliques, pour voir apparaître une riziculture intensive.

Depuis la terrasse du restaurant, nous observons avec amusement le défilé ininterrompu des touristes, parfois en visite expresse dans la cité romaine. Notre table fait face à la devanture du café « la nuit », un établissement mondialement connu. Van Gogh a su magnifier cette terrasse de bistro dans une célèbre toile qui met en évidence la lumière artificielle des abat-jours. Voilà tout le mystère. La panoplie des technologies numériques actuelles trouve ici toute sa raison d'être.

*Au centre de la place sur un piédestal une imposante statue de Frédéric Mistral occupe tout l'espace. Et ce, grâce à un occasionnel jeu de miroirs qui démultiplie la silhouette du fondateur du Félibrige³ sur toutes les surfaces vitrées des luxueux hôtels. Natif de Maillane, le poète est intimement lié à cette région. Outre le prix Nobel de littérature qu'il reçut en 1904, son rayonnement reste attaché à son œuvre capitale : *Mirèio* (Mireille) publiée en 1859, long poème en provençal, composé de douze chants.*

Après le repas il est de coutume qu'un moment paresseux s'installe, notamment en été. L'ombre bienfaitrice aidant, Mireille et Gaspard s'accordent quelques instants de nonchalance. Mais cet état de semi-léthargie est vite rompu par les fracas musicaux d'une fanfare issue de la communauté gitane. Ayant ses habitudes, elle établit son quartier sur un escalier ombragé. Elle délivre des sonorités chaudes et puissantes provenant de cuivres rutilants. Ces airs de musique à la consonance ibérique émoustillent l'auditoire. Mireille est sous le charme et ponctue chaque fin de couplet par des « Clé ! Clé ! ». Peu à peu, ils s'invitent aux tables voisines, apportant ainsi une touche locale. Gaspard tout en prêtant une oreille attentive s'affaire discrètement à rassembler le bric-à-brac habituel des haltes prolongées. Avant d'enfourcher sa randonneuse, il s'avance vers cette tonitruante formation et dépose une pièce dans le chapeau de l'un des musiciens. Ce dernier lui adresse un malicieux clin d'œil en guise de remerciement tout en continuant à s'époumoner dans son soubassophone.

Vieille de plus de 2500 ans, Arles propose toute sa richesse aux visiteurs : les arènes, le théâtre antique, les Alyscamps. Que sais-je encore ? En cette ville, la romanité s'invite à chaque coin de rue.

Une fois les dernières maisons du faubourg de Pont de Crau derrière nous, la campagne réapparaît. La topographie est désormais bien différente, finie la plaine. Collines boisées et vallons verdoyants alternent au

³ Félibrige : Association fondée en 1854, le jour de la sainte Estelle par sept jeunes poètes provençaux dont Frédéric Mistral. Elle avait pour but de restaurer la langue provençale et d'en codifier l'orthographe.

gré de notre progression. Depuis un point haut, nous apercevons, l'abbaye de Montmajour et dans le lointain la silhouette du géant de Provence : le Mont Ventoux (1912 m).

Soudain, la chaussée se redresse un tantinet. Oh, une côte anodine, si ce n'est la chaleur suffocante qui nous envahit brutalement. Et puis, que dire de cette stridence assourdissante générée par des bataillons de cigales insidieusement camouflés dans cette canopée fermant l'espace juste au-dessus de nos têtes. Mireille attribue à ce vacarme, à cette lancinante vibration le terme élogieux de « Chorégies d'Orange ». Gaspard quelque peu désarmé par l'effort, la sueur et le bruit, lui réplique que ce tintamarre désordonné ne peut supporter une telle comparaison. En effet les opéras, les concerts lyriques donnés chaque été dans le théâtre romain de la cité comtadine méritent plus de respect. Mireille en convient. La soudaine montée du mercure, en ce début d'après-midi, semble lui avoir fait perdre quelque peu sa lucidité ! Prudence donc...

La colline fait le gros dos et la pente s'adoucit enfin. Au travers d'une clairière bordée de cyprès et de pins parasols nous découvrons, posé sur un socle rocailleux, comme une « image d'Epinal » : le moulin d'Alphonse Daudet. Les récits de *Maître Cornille*, de la *chèvre de monsieur Seguin* enfouis aux tréfonds de nos mémoires ressurgissent spontanément. La route, maintenant descendante et délicieusement ombragée, favorise la rêverie nourrie par cette littérature enfantine, comme une introspection rétrospective sur nos jeunes années.



Le réveil est cuisant. La place centrale de Fontvieille est déserte, écrasée de soleil, rien ne bouge. Notre seule préoccupation du moment est de localiser une fontaine. Quelques secondes suffisent pour dénicher ce lieu salvateur. Mais quelques minutes suffiront, pour transformer l'eau de nos bidons, en véritable tisane, sur un bitume en état de liquéfaction.

La route court à présent au pied du chaînon des Alpilles. Les falaises calcaires resplendissent dans une atmosphère pure et limpide. Le vent devenu favorable, balaie la garrigue, courbe les oliviers, dévoilant ainsi des parures argentées insoupçonnées. Les villages de Maussanes, de Mourières sont rapidement traversés. En léger contrebas notre regard se perd dans l'immensité de la plaine de la Crau. Une terre infiniment plate, presque dénudée, recouverte de galets déposés par la Durance au fil des millénaires. Une terre destinée à l'élevage des ovins. C'est d'ailleurs toute sa fierté !

À l'extrémité d'une interminable ligne droite le clocher du village d'Eyguières se dessine. L'étape touche à sa fin. Ce lieu de villégiature, judicieusement choisi, offrira un apaisement à nos corps quelque peu meurtris par l'effort. Le reposant jardin, la douceur du logis et la magnificence de la table d'hôte nous apporteront calme et sérénité. La nuit sera douce. Même l'infenale sarabande du mistral finira par s'évanouir dans la profondeur des ténèbres.



Deuxième étape : Dimanche 24 Juin 2012

Eyguières (13) / Valensole (04)

Lumières et senteurs provençales

La pédalée est souple, fluide en ce dimanche matin, aucune trace, aucun stigmate de la dure journée d'hier. Le ciel est bleu, la route ensoleillée ; la vie est belle. Vergers d'oliviers et pinèdes se succèdent dans le doux parfum de la végétation méditerranéenne. Le bourg de Lamanon est juste effleuré. Nous maintenons notre cap plein Est.

Notre itinéraire vient subitement buter sur deux ouvrages d'art contemporain : l'autoroute et la ligne du Train à Grande Vitesse. Deux axes de communication, de migrations aussi, mais qui n'ont en commun qu'une seule règle : la vitesse. Tout à l'opposé de notre pérégrination qui ne fait éloge que de la lenteur. Mais n'est-elle pas la voie de la sagesse ?

Nous remontons le val de Durance. Il est très large. L'arboriculture y occupe une grande place, ainsi que le maraîchage sous serre ou de plein champ. Un ingénieux réseau d'irrigation facilite la mise en culture de cette terre provençale. Ce vaste chantier a été entrepris dès le XV^{ème} siècle. L'histoire a retenu le nom de son créateur : le visionnaire Adam de Craponne.

Nous passons le cours de la Durance à l'étiage, un maigre filet d'eau se perd dans un immense lit de gravières asséchées. Quelques troncs d'arbres échoués de-ci de-là attestent de sa violence, lorsqu'aux équinoxes les éléments se déchaînent. Un interminable pont nous conduit au pied de la ville de Cadenet, la vauclusienne.

Tassée, ramassée sur elle-même, ses hautes bâtisses semblent même soudées les unes aux autres. Cadenet ne déroge en rien à l'architecture provençale, comme si le soleil y était un étranger, tant il peine à atteindre la profondeur des étroites ruelles. Nous traversons la cité tout en grimpant une colline. Une fois les dernières

demeures dépassées, une nouvelle contrée nous entrouvre ses portes. C'est une invite à la volupté, à la rêverie, un pays de lumière où les formes et les couleurs s'harmonisent à merveille : le Luberon.

Nous progressons sur un plateau déversant, au pied de cette longue chaîne de montagne calcaire, dominée par le Mourre Nègre (1040 m). La route serpente, se faufile entre vignobles, céréales et quelques coteaux couverts d'un épais maquis où des orphéons de cigales ont pris pension pour l'été ! Le soleil est à son zénith et la chaleur commence à se faire sentir. Pour la pause de midi, notre choix se porte sur le village de Cucuron. Nous prenons place en bordure de l'étang, cette magnifique retenue d'eau bâtie, d'une taille quelque peu surprenante. Dans un temps ancien, elle alimentait le moulin banal situé au bas du village. L'ombre généreuse des platanes et la proximité de la pièce d'eau en font un lieu de repos sans égal.

Assis sur le rebord du bassin, nous observons le fourmillement de ce microcosme. Toute la vie villageoise s'étale au grand jour : les rencontres, les embrassades, les discussions, les allées et venues des uns et des autres. Autochtones, simples touristes de passage ou vacanciers attirés se mêlent, échangent, sous nos yeux quelque peu amusés ; c'est le quotidien d'un petit village de province, une vie simple et vraie.



Gaspard toujours avide de découverte, abandonne quelques instants Mireille pour flâner dans l'enceinte médiévale et grimper jusqu'à la tour. Mais un détail retient toute son attention et le conduit jusqu'à la porte de l'église pour apprendre que cet arbre, accolé à la façade de Notre Dame de Beaulieu, n'est autre que « l'arbre de mai ». Il est transporté à dos d'hommes, en procession, le premier samedi de mai, pour la fête de Sainte Tulle, et ce, depuis 1720. Les habitants espéraient ainsi, à cette époque, qu'un vœu soit exhaussé : que l'épidémie de peste prenne fin. Cela peut laisser perplexe de nos jours, les villageois eux se souviennent et perpétuent cette pieuse requête. Elle a sans doute basculé, aux yeux de certains, de la foi chrétienne à la tradition puis au folklore local au même titre que les processions du « Catenacciu » à Sartène en Corse du Sud ou de la « Sanch » à Perpignan.

Nous randonnons paisiblement sur de superbes routes bucoliques et parfumées, de village en village, Peypin-d'Aygues, Grambois ou la Bastide-des-Jourdans. Un environnement qui entraîne intuitivement le passant, dans la magie de la littérature mais aussi du cinéma de Marcel Pagnol. Une brise s'est levée. Elle offre un délice supplémentaire à ces pédalées de charme dans ce cadre enchanteur du Sud-Luberon. Ce pays dévoile des paysages semblables à ceux de la célèbre Toscane ...

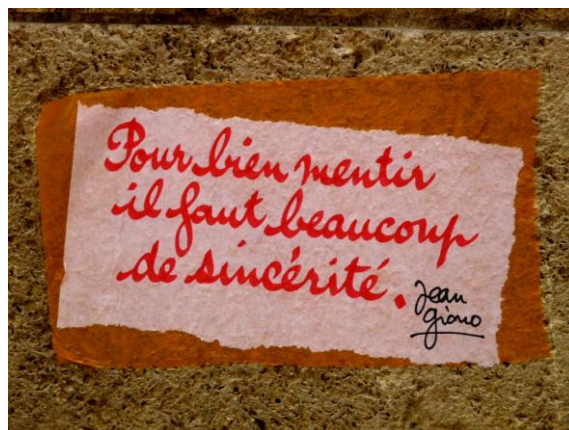


A l'orée d'un bosquet, Mireille s'est arrêtée, elle observe, avec une certaine insistance, elle paraît même intriguée. Lorsque Gaspard arrive à sa hauteur, elle l'alerte discrètement de la présence d'un oiseau au bec arqué et d'une beauté remarquable. En effet, la riche palette de couleurs de son plumage lui confère une robe somptueuse. Il s'agit d'un migrateur bien connu dans les contrées méridionales, le « guépier d'Europe » que les locaux appellent communément le « chasseur d'Afrique ». Sans doute en corollaire avec les longs mois qu'il passe sur le sol africain. Mais quel régal pour nos yeux toujours en quête d'étonnement et de ravissement.

Par de petits paliers successifs, la route dévale en toboggan vers le Val de Durance. Quinze heures sonnent lorsque nous nous hissons sur les hauteurs de la ville de Manosque. Le boulevard qui enserme le centre ancien « la circulade », est désert. Les feux tricolores ne régulent aucun trafic, c'est le néant, tant la chaleur est pesante. Nous sommes bien dans le Sud, et c'est l'heure de la sacro-sainte sieste ! A l'ombre des platanes, nous prenons place à la terrasse d'un café qui jouxte une attirante pâtisserie. Mireille ne peut résister longtemps à cette alléchante tentation.

Une fois restaurés et désaltérés, nous laissons libre cours à notre instinct pour guider nos pas dans les méandres de la vieille ville, à la rencontre du passé, d'un vécu encore bien présent. Une chose est sûre en cette ville ; elle vit, respire et avance dans l'ombre de Jean Giono. Sa présence affleure de toutes parts. Les édiles locaux ont eu la judicieuse idée d'apposer dans le champ de vision du passant des citations du poète. Couchées sur du papier crépon de couleur et collées à même la pierre, elles diffusent la pensée du poète. L'une d'elles retiendra toute notre attention et nous fera même sourire : « Pour bien mentir, il faut beaucoup de sincérité ».

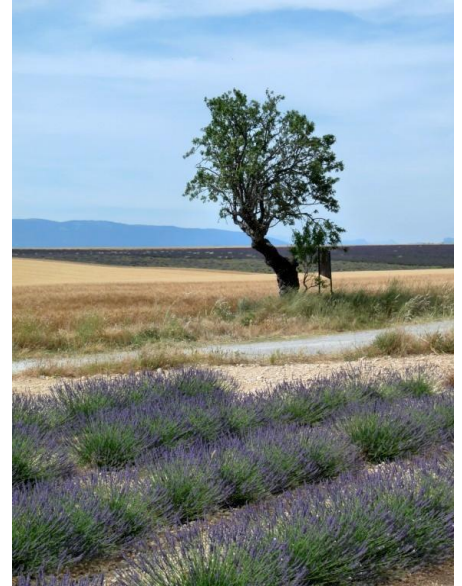
Il est vrai, qu'en cette fin juin, nous quittons, sans regret, de longs mois de campagne électorale. Alors ! Oui, ces quelques mots du chancre du Contadour⁴ nous ont bien amusés.



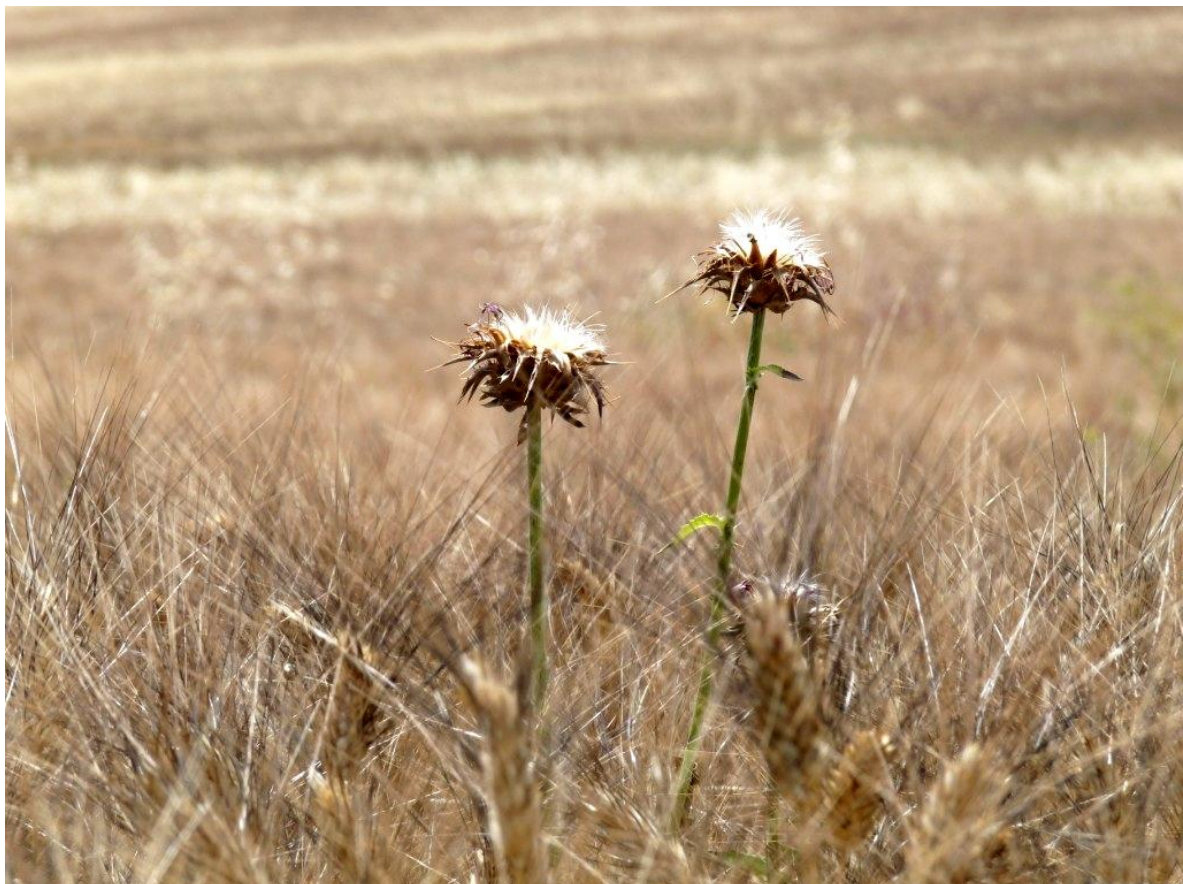
Cinq à six kilomètres d'une pente aux pourcentages convenables suffiront pour nous plonger dans un autre univers : le plateau de Valensole. Notre cheminement a été programmé ainsi, nous souhaitions venir à la rencontre de cette fleur qui à elle seule symbolise presque toute la Provence : la lavande. Cette culture est liée à ce plateau de demi-altitude adossé aux Alpes et faisant face à la lumineuse montagne de Lure (1826 m).

⁴ Contadour : Hameau situé dans un vallon isolé, en cul de sac au pied de la montagne de Lure. Le poète aimait y séjourner à la belle saison, mais aussi y rassembler ses amis.

Les sillons soigneusement tracés, oscillent du mauve au parme, ondulent au gré des vallonements du terrain. Perdu dans l'espace, un vieil amandier au tronc torturé, au frêle feuillage battu par les vents s'accroche à cette rude terre. Il semble résigné dans sa solitude. Abandonné par les hommes qui, de nos jours, ne portent leur regard que sur les céréales et les huiles essentielles, aux productions plus lucratives ...



En cette fin d'après-midi, à Valensole la fête bat son plein, les attractions ravissent une ribambelle de gamins et la musique foraine diffuse ses flonflons dans une ambiance de kermesse estivale. Nous gagnons notre gîte au fin fond d'un vallon, au bout d'un chemin pierreux et poussiéreux.



Troisième étape : Lundi 25 Juin 2012

Valensole (04) / Beauvezer (04)

de la Provence aux Alpes ...

Après avoir pris congé de nos hôtes, nous reprenons notre chemin. Avant de quitter le village de Valensole, Mireille effectue quelques menus achats. Gaspard, de son côté, profite de ce laps de temps pour observer le vol mystérieux des martinets. Ils tournent à très vive allure dans un espace restreint entre les imposantes bâtisses de ce village haut-provençal. Leurs longues ailes effilées frôlent l'enduit des façades à chacun de leurs passages. Un manège qui semble sans fin, accompagné de longs sifflets stridents et répétitifs.

Ce matin, la température a chuté et un vent bien formé nous fait front. La route est pratiquement droite. Seules quelques légères courbes viennent perturber son tracé au beau milieu d'immenses champs de céréales prêtes à être moissonnées. Sous l'effet du vent, cette masse blonde s'anime d'amples mouvements de vagues. Tiges et épis se plient, s'entrechoquent, générant ainsi un bruissement doux et plaisant. Notre regard s'attarde un instant sur quelques têtes de chardon. Elles émergent comme des intrus de cette surface lisse et mouvante.



Le ciel ne présente aucune impureté, l'air est d'une transparence absolue. La conjonction de ces éléments libère une lumière d'exception. Le sourd bourdonnement des abeilles est toujours perceptible. Mais ce matin les couleurs sont plus soutenues encore et leurs intensités bien plus prononcées. Gaspard laisse aller son imagination pour soigner ses prises de vues. Il est vrai que cette terre soigneusement cultivée, dotée de subtils parfums ne peut que combler le randonneur vagabond. La chaussée, maintenant bien rétrécie, vient se lover en bordure du plateau, à la rupture de pente. Nous sommes au Poteau de Telle, la vallée de l'Asse est juste en contrebas, nous ne tardons pas à la rejoindre.

Nous traversons les charmants villages de la Bégue-Blanche, Estoublon, Mezel. A Châteauredon, la route Napoléon s'offre à nos roues. C'est en 1815, que l'Empereur et ses troupes, après avoir débarqué à Golfe Juan, sont passés par là. Ils nourrissaient l'espoir de rejoindre Paris et de renverser le pouvoir en place. Une sacrée épopée, une page d'histoire aussi, qui perdure d'ailleurs grâce à cette voie. Elle est devenue de nos jours, un bel axe de communication.



A peine quelques arpents parcourus sur cette route de légende et brutalement la montagne se ferme de toute part. Entre de hautes falaises calcaires, le cours d'eau s'échappe par un étroit verrou. C'est la clue⁵ de Chabrières, phénomène géologique caractéristique de cette partie méridionale de l'arc alpin.

Comme par magie, le paysage se métamorphose. Finis lavandes et oliviers. Le torrent est devenu plus fougueux, les pentes plus raides et les conifères omniprésents. Et là, Gaspard déclare sans ambages : « Nous voici enfin dans les Alpes ». Comme un cri libérateur, tant la passion qu'il porte à ce massif, l'anime.

Par vent arrière, nous progressons facilement sur cette superbe chaussée et arrivons rapidement à Barrême. Au centre de la place, les résidus du feu de la Saint Jean ne se résument qu'à un modeste monticule de cendres que le vent éparpille. Deux employés communaux démontent tranquillement l'estrade des festivités dominicales et un « diagonaliste »⁶ somnole à la terrasse du bistrot. Voilà le tableau !

⁵ Clue ou cluse est une vallée creusée perpendiculairement dans une montagne de roche calcaire par une rivière, mettant ainsi à jour sa structure en anticlinal en créant une gorge ou un défilé encadré par des escarpements.

⁶ Diagonaliste : Les diagonales de France sont au nombre de 9, elles consistent à relier à bicyclette deux sommets non consécutifs de d'hexagone français dans des délais inférieurs ou égaux à ceux indiqués dans le règlement. (A titre d'exemple, l'itinéraire de la Diagonale Menton-Brest : 1400 kms pour 116 heures).

Nous prenons place sur l'unique banc ombragé du parvis de la mairie afin de satisfaire nos estomacs en détresse. La pause touchait à sa fin lorsque ce cycliste peu ordinaire nous salue. Sa plaque de cadre indique « Menton-Brest », son équipement est léger, son allure rapide et sa pédalée souple et incisive. Nous nous enthousiasmons d'une telle trajectoire ; en quelques heures cet homme aura relié la Riviera à la mer d'Iroise, c'est toute la magie du petit monde des « diagonalistes ». Une planète peuplée d'êtres discrets, maîtrisant parfaitement la « partition » du randonneur au long cours où autonomie, orientation et longues chevauchées se conjuguent à merveille. Chapeau bas !

Après avoir dégusté notre tasse de café, nous nous lançons à l'assaut du petit mais néanmoins respectable, col des Robines (988m). La route est large, revêtue d'un tapis de bitume lisse et roulant, mais sans grand intérêt. Seul, le village de Gévaudan capte notre attention. Perché sur un éperon rocheux, un groupe de maisons et une église romane offrent un bel ensemble à notre champ visuel toujours en éveil.

Nous « basculons » le col et déboulons à grande vitesse sur Saint-André-des-Alpes. Bien en avance sur nos prévisions, nous nous accordons un temps de repos en bordure du lac. Instant agréable, éphémère certes, mais toujours apprécié.

Nous roulons de « concert », c'est-à-dire côte à côte, sur une chaussée vierge de tout trafic. Nous engageons la longue remontée de la haute vallée du Verdon, un pur bonheur ! Nous sommes tout simplement heureux d'évoluer dans un tel environnement. Nous enroulons notre modeste braquet avec joie. L'instant est délicieux.

La douceur ambiante accélère la fonte de la neige en altitude et une multitude de torrents dévalent la pente, occupant le moindre repli de terrain. Ils viennent alimenter le Verdon dont le débit est encore fort conséquent à l'entame de l'été.

Sous un pont de pierre d'un autre âge, un pêcheur à la mouche déploie sa frêle canne dans une gestuelle ample et gracieuse. Avec dextérité, il s'évertue à dérouler son fil de soie à la surface de l'onde. A la rencontre de la truite toujours à l'affut du moindre insecte. Tout un art !

L'autre attraction du moment est la confidentielle voie ferrée qui relie Nice à Digne par les vallées de ces Alpes dites maritimes ou provençales. Oh, juste deux ou trois voitures de voyageurs tractées par un autorail. Il y a encore quelques temps, il prenait la belle appellation de « train des pignes » en référence aux nombreuses pinèdes qui bordent le ballast. Rien de comparable au réseau ferré helvétique mais ne boudons pas notre plaisir, ce tracé est splendide dans ce décor montagnard. Il s'insère parfaitement dans cette haute vallée du Verdon, avant de disparaître dans un long tunnel sous le col de la Colle Saint Michel. Il débouche ensuite dans la vallée du Var qui conduira sa destinée jusqu'à la « grande bleue ».

La température est agréable et le soleil bienveillant, la route continue à s'élever, tout en douceur ...

Soudain, l'espace s'ouvre considérablement, par le biais de la confluence de deux vallées. Le village de Thorame-Haute avec son joli clocher est posé là, au pied d'une montagne aux crêtes pelées et pierreuses. Dans les Alpes du Sud, à une certaine altitude, bien souvent le minéral supprime le végétal, ne lui accordant qu'une place restreinte réservée à des espèces adaptées à ces biotopes si particuliers.

Les cultures, les prés de fauche, occupent les parties relativement planes, puis s'étagent sur les premières pentes avant de se perdre plus haut lorsque le relief devient plus exigeant. Les hommes ont baissé les bras et la nature a repris ses droits. Ils ont sans doute quitté cette terre, il y a quelques décennies lorsque les « sirènes » de la ville leur ont fait les yeux doux. Depuis notre belvédère, la lecture de paysage est sans concession. L'agriculture est certes bien présente en fond de vallée, mais plus haut, ces haies en friches, ces chemins, ces sentes qui se perdent dans l'alpe et ces murets qui s'écroulent, rappellent aux passants une vie agraire antérieure. Le temps jadis, presque oublié, qui s'évanouit chaque jour un peu plus ...

Nous poursuivons la grimpe de cette belle vallée toujours calme et paisible. Au travers des frondaisons quelques maisons apparaissent, c'est Beauvezex, notre village étape. L'hôtel du Verdon borde la route principale. C'est un établissement imposant mais d'un autre âge, aux interminables corridors et au charme désuet. Au premier regard, c'est la vision d'une image jaunie qui apparaît. Elle révèle le cliché d'une époque révolue, celle des premiers congés payés, de l'essor des loisirs dans les années fastes de l'après-guerre.

La fraîcheur vespérale apporte un bien-être salutaire. Des instants de détente toujours agréables aux voyageurs avides de tranquillité après les vicissitudes et les aléas de la route. Le soleil ne prendra congé des montagnes que bien plus tard dans la soirée, s'attardant même longuement sur quelques hautes cimes.

Puis l'ombre s'installera subrepticement comme un prélude à l'obscurité. Elle enveloppera bientôt la vallée dans toute sa profondeur. Seule la voûte céleste illuminée d'une myriade d'étoiles lui apportera le zeste d'une insignifiante lumière ; un soupçon de vie.



Quatrième étape : Mardi 26 Juin 2012

Beauvezer (04)/ Jauziers (04)

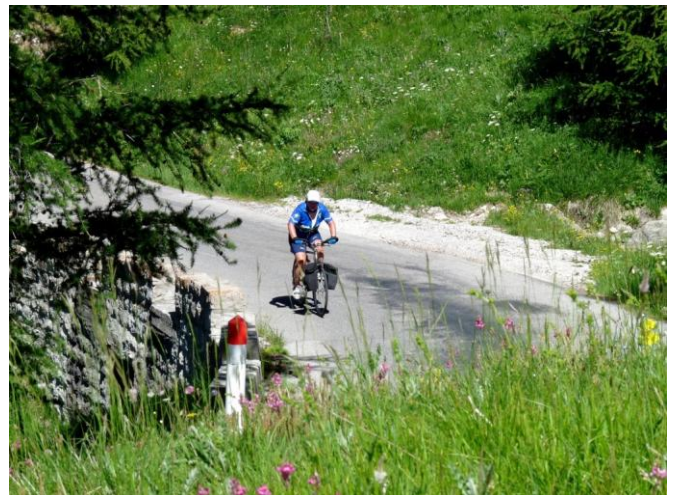
L'appel de la montagne

La journée s'annonce radieuse, pas un nuage à l'horizon, pas le moindre voile de brume. Seule, une petite brise s'évertue à faire frissonner les frêles ramures des arbustes aux abords de l'hôtel. Rien de bien méchant. Nous prenons notre petit déjeuner tout en bavardant avec l'hôtelier particulièrement affable. A l'extérieur la température est bien fraîche ce matin et le soleil n'a pas encore daigné venir réchauffer ce fond de vallée. Une « petite laine » s'impose.

Rapidement, nous nous présentons au pied de la cité médiévale de Colmars-Les-Alpes ; un bel ensemble de fortifications, fortins et autres constructions militaires. Quelques minutes d'arrêt sont nécessaires, le randonneur est curieux de nature, c'est bien connu. Sans bâcler la visite à la manière des « trois messes basses » de Dom Balaguère, Mireille et Gaspard ont la tête un peu ailleurs, ce matin. Il est vrai qu'ils ont placé sur l'itinéraire de cette quatrième étape une difficulté de taille : le col d'Allos (2247 m). Alors, leur motivation, leur concentration sont déjà placées sous le signe de ce haut passage alpin.

C'est plus une pointe d'excitation en quelque sorte qu'une véritable angoisse. Ils ont hâte de se confronter à la montagne. De découvrir enfin les réponses aux sempiternelles questions qui taraudent leur esprit depuis quelques heures. Comment leur organisme va-t-il se comporter dans l'effort ? En altitude lorsque la fatidique barre des deux mille mètres sera dépassée ? Tout simplement, pour être un tantinet franc et honnête, ils savent parfaitement qu'à la cinquantaine bien sonnée, la pédalée ne sera pas aussi aérienne, aussi efficace qu'à leurs vingt ans, où ils se jouaient des cols avec une certaine aisance, un brin de désinvolture. Ce sentiment qui les habite ne présente aucune amertume, aucun regret. C'est juste une once de nostalgie qui vient se mêler à la mosaïque des souvenirs de ces belles années.

Sans difficulté, ils parviennent jusqu'au village d'Allos. Une imposante église a été érigée à l'entrée du bourg, sa couverture arbore de larges bardeaux de mélèze, une spécificité locale. A la porte du petit cimetière attenant, une stèle rappelle aux visiteurs la longue histoire du pastoralisme. Une tradition qui perdure depuis des siècles dans ces montagnes du Mercantour. Quelques virages plus haut, Gaspard s'arrête et contemple longuement un grenier à foin. Oh ! Une simple bâtisse, de petite taille, patinée par le temps et les intempéries. Combien de récoltes a-t-elle abritées ? Combien d'hivers a-t-elle endurés ? Gaspard a adossé sa randonneuse à la murette qui délimite cette prairie drue et fleurie. Il se laisse aller à la rêverie en imaginant les fenaisons d'antan où la faux et le râteau à faner étaient les seules armes du paysan ... Durs labeurs qui n'accordaient bien souvent qu'une agriculture de subsistance dans ces hautes vallées éloignées de tout, aux hivers sans fin et aux étés toujours trop courts.



Nous passons le minuscule hameau de la Foux puis, arrivés en bout de vallée, la route se heurte à la paroi d'une montagne que l'homme a remodelée. Nous évoluons maintenant au fond d'un cirque, cerné par de hauts sommets. Câbles et pylônes métalliques colonisent tous les vallons, la moindre proéminence. Subitement l'alpe a perdu toute sa superbe. Nous traversons la station de ski de la Foux-d'Allos. Jacques Brel, chantait au soir de sa vie : « Que c'est triste Orly, le dimanche ... ».

Et bien, Gaspard vous dira lui, sans détour, qu'il n'y a rien de plus laid qu'une station de sports d'hiver en période estivale. Les immenses parkings sont vides, les barres d'immeubles aux volets clos ne présentent aucun signe de vie et les commerçants se sont absentés ne laissant derrière eux que des vitrines en friche et des boutiques en sommeil.

Nous nous échappons rapidement de ce monde sans âme afin d'engager l'ascension finale. Celle que nous attendons tant, celle qui nous a fait si souvent rêver ces derniers jours. Celle, aussi, qui nous a quelque peu « chagrinés » ce matin au moment de reprendre la route. Mais là, à cet instant bien précis, il n'y a plus de place pour l'ombre d'un doute, nos muscles sont prêts à l'épreuve et nos esprits vagabondent déjà vers ces hautes cimes ourlées de blanc. C'est l'appel de la montagne ! Un irrésistible appel ...

Nous engageons cette grimpée un peu comme un défi. Elle débute par une série de lacets courts et serrés dans un superbe bosquet de mélèzes. Brusquement la chaussée se réduit ne dévoilant qu'une étroite bande de bitume. Concentrés sur leur ouvrage, Mireille et Gaspard enroulent sagement leur « moulinette », tout en s'appropriant les hectomètres les uns après les autres et qui, chemin faisant, finiront par se transformer en kilomètres. Ils s'agrémenteront à leur tour de quelques dizaines de mètres d'élévation en fonction des humeurs de la pente. C'est toute l'alchimie de la randonnée en montagne ; une question de patience ...

Au-delà de l'asphalte, l'alpe s'est parée de son plus bel appareil. Un tapis floral d'une grande richesse : joubarbes, anémones, gentianes, myosotis, trolles ... Un ravissement.

Bien dans le rythme, produisant un effort soutenu et régulier, Mireille et Gaspard s'élèvent. Ils savourent chaque instant ; la quiétude et la beauté de ces hautes altitudes les enivrent. C'est une voie ancienne dotée d'une multitude de petits ponts enjambant la moindre ravine. Elle est sécurisée par de beaux parapets bâtis en pierre de taille. Elle rappelle l'épopée des pionniers qui ont ouvert ces routes afin de soustraire de l'isolement mais aussi de l'obscurantisme ces vallées reculées. De nos jours, la route des Grandes Alpes qui court de col en col, depuis Menton jusqu'au Lac Léman, en demeure un valeureux témoignage.

*Un semblant de brise se fait sentir. Les crêtes sont maintenant toutes proches, les derniers hectomètres sont parcourus dans l'allégresse. Il est tout juste midi, nous voici au sommet du col d'Allos, le premier obstacle sérieux de notre périple. Il nous a fait quelque peu gamberger, mais, *a posteriori* tout s'est parfaitement déroulé, nous avons surtout pris beaucoup de plaisir. C'est bien là, l'essentiel.*

La faim nous tenaille et sans tarder nous engageons la recherche d'une aire propice au traditionnel pique-nique, une surface plane, herbeuse, abritée du vent et offrant un beau point de vue. Il n'y a que l'embaras du choix, mais Gaspard est gourmand et avant d'établir son « camp de base », il veille à ce que le meilleur

décor lui soit offert. Aujourd'hui, c'est la vallée de l'Ubaye et sa kyrielle de sommets alentours qui nous déroule sur grand écran son splendide panorama. Le vieux refuge occupe le tout premier plan. Il nous accueille ensuite pour la traditionnelle pause-café qui s'éternisera plus qu'à l'accoutumée tant le lieu est enchanteur. De nombreux cyclistes terminent l'ascension et viennent « prendre un verre » ou se restaurer à nos côtés. Nous échangeons quelques mots, mais la plupart d'entre eux sont originaires des pays de l'Europe du Nord et n'ayant aucune familiarité avec la langue de Shakespeare, ou celle de Goethe, la conversation se résume rapidement à ce qui est communément appelé un dialogue de sourds. Mireille avec de grands gestes et un habile jeu de mains, essaie de prolonger ces improbables échanges, qui ne se soldent que par de courtois sourires de circonstance.



À l'intérieur, la décoration soignée et le mobilier ancien restituent chaleur et bien-être, tout en privilégiant la vocation première d'un refuge : l'accueil. Notamment en période hivernale lorsqu'un épais manteau neigeux plonge ces hautes terres dans le monde du silence.

Alors que nous prolongions éperdument cette bien agréable pause, nous voici interpellés. Ce matin nous avons opté pour une tenue cycliste que nous aimons bien, celle du Club des Cent Cols. Et c'est bien cet indice qui a permis à notre interlocuteur de nous démasquer. Chaleureuses embrassades et discussions tous azimuts. Où allez-vous ? Quels cols allez-vous grimper ? L'interrogatoire classique qui revient à chaque rencontre impromptue entre « centcolistes »⁷.

Nous reprenons nos randonneuses et se présente alors devant nous une folle descente. C'est une route en encorbellement, agrippée aux flancs d'une montagne abrupte où le vertige s'invite à chaque virage. Ponts et viaducs dominent des ravins insondables, des couloirs d'avalanches où s'accumulent rochers, troncs d'arbre et

⁷ Centcoliste : membre du Club des Cent Cols. Pour intégrer cette association, chaque candidat doit avoir franchi à bicyclette cent cols différents, dont cinq à plus de deux mille mètres.

amas de neige sale, souillée par les éléments et le temps qui passe. Nous observons quelques pauses pour soulager les freins. Mais aussi afin d'assouvir notre soif de curiosité. Nous découvrons la chapelle des Agneliers esseulée dans cet espace sauvage et hostile, le sommet de la Grande Séolane (2909 m) et les profondes gorges du Bachelard. Et puis, dans le lointain, ce petit sommet biffé d'un trait oblique, c'est tout simplement la Cime de la Bonette (2860 m).

Nous retrouvons la chaleur aux portes de Barcelonnette. La cité est animée mais ce n'est pas la grande cohue. La rue principale et la place de l'église présentent toujours autant d'attrait, mais aujourd'hui notre regard se focalise sur ces atypiques bâtisses construites en retrait du cœur de ville : les villas mexicaines. En effet, cette vallée de l'Ubaye recèle une anecdote historique bien particulière qui mérite notre attention. Une vague d'immigration, initiée dès 1805 par Jacques Arnaud vers la Louisiane en tout premier lieu, puis vers le Mexique, a profondément bouleversé la sociologie de ce fond de vallée. Elle a duré plus d'un siècle avec des aléas plus ou moins heureux. Mais, pour certains, c'est fortune faite qu'ils ont regagné la terre natale. Une cinquantaine d'entre eux se sont fait construire de somptueuses villas sur de vastes domaines arborés. Elles sont toujours bien visibles de nos jours à Barcelonnette mais aussi à Jauziers, le village des frères Arnaud. Dans cette dernière bourgade, le démesuré château des Magnans illustre parfaitement la folie de cette page d'histoire bien singulière.



Nous posons nos sacoches à la maison d'hôtes « Les Bartavelles ». Notre logis est fort confortable et l'accueil chaleureux. Une maison où l'on se sent bien, dès le seuil de la porte franchi. Cela ne s'explique pas ! Nous passons une excellente soirée autour d'un bon repas mais aussi en partageant la conversation avec deux cyclotouristes chevronnés, férus de montagne et de « muletades »⁸ hors des sentiers battus. Une bien agréable soirée à ranger soigneusement dans la précieuse boîte aux souvenirs.

⁸ Cyclo-muletier. Appellation bien étrange pour définir une randonnée, un itinéraire qui se poursuit au-delà du bitume pour atteindre un col, un sommet. C'est une vieille tradition dans le cyclotourisme. Elle a ses adeptes et même quelques spécialistes. L'apparition du VTT à la fin des années 70 ne l'a pas fait disparaître.

Cinquième étape : Mercredi 27 Juin 2012

Jauziers (04) / Aiguilles (05)

d' Ubaye en Queyras ...

Le village de Jauziers connaît une joyeuse animation en ce tout début de matinée. Les commerçants ont ouvert leur boutique, dressé leurs étals, ça bouge ... Nous profitons de l'aubaine pour satisfaire à quelques emplettes principalement alimentaires qui seront appréciées à la mi-journée.

Sur cette voie qui rallie l'Italie toute proche, nous sommes surpris par une circulation plus dense qu'à l'accoutumée. Nous roulons à proximité du torrent. L'Ubaye coule pleins bords, ses eaux sont d'un bleu-gris magnifique.

Nous arrivons à La Condamine collée en fond de vallée et dominée par les impressionnants forts de Tournoux, des casernements bâtis en hauteur sur des escarpements rocheux. Plus haut encore, des casemates occupent des positions stratégiques. Tout cela laisse pantois, toute cette énergie, toutes ces dépenses, tout ce génie, au service de cette sale cause : la guerre. En traversant cette petite bourgade, un modeste panonceau retient toute notre attention. Il laisse présager une destination peu banale : « Tunnel du Parpaillon ». Rien de plus. Un col qui hante les rêves des amateurs de hautes altitudes et grands espaces, depuis plus d'un siècle.

Nous progressons facilement, très proche de cette onde rapide, chargée d'écume. Soudain tout se resserre, c'est le défilé du Pas de la Reyssole. De fines ardoisières qui se délitent au gré de l'érosion. Un long tunnel a été percé afin de sécuriser cet axe de communication. Au débouché de ce passage souterrain, c'est un enchantement, la vallée s'évase : d'immenses prairies vierges du moindre coup de faux et un charmant village, Saint-Paul-Sur-Ubaye.

Mireille engage seule l'ascension car nous sommes maintenant au pied du col de Vars (2111 m). Tandis que Gaspard, fidèle à ses habitudes s'arrête, afin de photographier ce décor enchanteur. Il multiplie les prises de vue, soigne ses cadrages ... de la routine. Mais un bruit venant des rives du torrent l'interpelle. Il porte son

regard en contrebas, il distingue parfaitement une harde de chamois. Sa joie sera furtive car les gracieux cervidés ont déjà détecté sa présence et engagé la fuite. Gaspard garde son calme, arme son zoom et fixe le talweg qui lui fait face. Pari gagné, bondissant dans de hautes herbes, deux chamois s'échappent ainsi. Juste avant de se fondre dans un luxuriant taillis, l'un d'eux se retourne et s'immobilise un très bref instant. Magique !



Ces quelques secondes, ces instants d'une intense émotion, bien rares dans une vie de cyclotouriste resteront gravées dans la mémoire de Gaspard aux côtés d'autres trésors comme cette mer de nuages à l'Aubisque au petit matin d'une R.C.P⁹, ce flamboyant coucher de soleil sur le golfe de Valinco ou les irréelles lumières de la baie du Mont-Saint-Michel.

Pendant ce temps, Mireille a tranquillement « grignoté » la pente. Elle a complètement disparu de son champ de vision. Lorsque le binôme se reforme, le hameau de Mélezin est tout proche. Ils unissent leurs pédalées afin d'aborder au mieux le difficile final de ce col. Cinq kilomètres particulièrement éprouvants, qui

⁹ R.C.P : Randonnée des Cols Pyrénéens. Créée en 1946 par le Cyclo Club Béarnais, elle ralliait Luchon à Pau par les cols de Peyresourde, Aspin, Tourmalet, Soulor et Aubisque. De nos jours elle est organisée en boucle au départ de Pau.

réclament force et concentration. Gaspard a découvert ce fameux passage en 1981, lors de la randonnée Vars-Izoard. Une belle journée, mais le souvenir de ce dur segment qui délivre la clé du succès s'est ancré à tout jamais dans sa mémoire. Ah ! La mémoire. Elle le surprend également à cadrer le même cliché qu'en 1996, lors du raid alpin¹⁰, Mireille, dans cette même épingle à cheveux avec le Brec de Chambeyron (3389 m) en toile de fond. Tout y est, même le petit nuage blanc. C'est une astuce de photographe, transmise par un ami pyrénéen, un randonneur expérimenté. Un ciel uniformément bleu n'est pas forcément l'idéal lui avait-il dit. Il est vrai qu'un tout petit moutonnement cotonneux apporte une brîbe de fantaisie, un brin de poésie ...



Côte à côte, unis dans l'effort, Mireille et Gaspard négocient cette pente particulièrement exigeante. Elle sollicite sérieusement nos organismes. Quelques lacets virevoltants, puis c'est la délivrance à plus de deux mille mètres d'altitude. Au sommet un monument honore la mémoire du général Berge des chasseurs alpins pour les travaux de construction de cette route d'altitude. L'autre versant est moins bucolique, plus urbanisé. Mais avant de plonger sur Guillestre, nous admirons longuement le massif des Ecrins. Le Pelvoux (3946 m), tout d'abord, majestueux et puis l'imposant glacier blanc dévalant depuis la Barre des Ecrins (4102 m) jusqu'aux abords du Pré de Madame Carle. Un remarquable ensemble de hautes montagnes, le point culminant de la France à l'époque où le massif du Mont Blanc était rattaché au Duché de Savoie. Bien en retrait de la confluence du Guil et de la Durance, la place forte de Mont-Dauphin dévoile l'œuvre de Vauban à la rigoureuse géométrie militaire.

La combe du Queyras profonde et étroite contraint le tracé de la route à quelques contorsions. Impressionnantes gorges au fond de laquelle, le Guil se fraie un passage. Il bouillonne, cascade dans un écrin végétal vierge de toute trace humaine. A la Pierre du Roy, la route vient chevaucher le cours d'eau

¹⁰ Raid Alpin : Randonnée permanente créée par Georges Rossini de Thonon-Les-Bains. Elle permet de traverser l'arc alpin depuis Antibes jusqu'à Trieste, en découvrant les Alpes Françaises mais aussi le Valais Suisse, les Grisons, l'Engadine, la vallée de l'Adige, les Dolomites, le Frioul et la Vénétie. Un merveilleux itinéraire, une randonnée inoubliable.

puissant et généreux. Il fait le bonheur des amateurs de sports d'eaux vives. Canoës et kayaks défient les rapides. Les pilotes se jouent avec adresse et précision des courants, des remous afin d'évoluer en harmonie avec l'élément liquide. Au col de l'Ange Gardien (1347 m) un imposant monument aux morts rappelle le sacrifice des familles queyrasines, lors du premier conflit mondial. Situé au carrefour de toutes les vallées de ce massif, les parents, les proches accompagnaient le conscrit jusqu'à ce lieu pour le cruel et déchirant rituel des adieux. Un voyage qui était parfois le premier et le dernier d'une jeune vie. D'interminables listes de noms couvrent les quatre faces de cet obélisque, rappelant ainsi aux passants toute l'horreur de la guerre.



Au détour d'une courbe, Château-Queyras s'offre à leur regard. L'imposant château fort occupe le sommet d'un piton rocheux et verrouille l'accès aux vallées adjacentes. Gaspard s'écarte quelque peu de l'itinéraire classique afin d'emprunter un chemin buissonnier, très confidentiel. C'est une voie taillée à même la roche qui s'infiltré dans un goulet étriqué patiemment creusé par la rivière.

A Ville-Vieille, le cours d'eau est à nouveau assagi, nous le remontons jusqu'à Aiguilles où notre étape prend fin. L'auberge « Marenda » est située au cœur du village sur une toute petite place. Mireille apprécie cet arrêt en début d'après-midi, quelques ennuis gastriques viennent de se faire sentir. Le repos est toujours bienfaiteur dans ces moments-là ... Gaspard, après avoir déchargé les bagages s'éclipse à pas feutrés, pour quelques pédalées complémentaires.

Une lecture de carte approfondie avait attiré son attention sur un vallon discret recelant, sans aucun doute, mille et une merveilles. A l'entrée d'Abrües, il s'engage sur la gauche, la route suit le torrent du Bouchet, passe ensuite tout près de la minuscule chapelle Saint-Barthélémy et s'élève encore pour atteindre le Roux d'Abrües, mis en lumière par les puissants rayons d'un soleil devenu rasant. Contraste saisissant avec

l'imposante masse sombre du Bric Froid (3302 m) qui ferme cet immense cirque frontalier. Passé le village, Gaspard se dirige vers cet éden imaginaire. Quelques efforts sont encore nécessaires pour gravir les derniers ressauts de cette route quelque peu récalcitrante. C'est dans une très belle lumière de fin d'après-midi, qu'il découvre enfin, le hameau de Valpréveyre (1850 m). Une prairie de fauche partiellement exploitée couvre la partie basse de ce vallon perdu, puis, c'est la forêt qui part à l'assaut des pentes. Les fleurs abondent et rivalisent de beauté. Quelques vieux chalets d'estive au bois terni et creusé par les affres d'un climat âpre et violent, reflètent la mémoire d'un passé sans doute miséreux et laborieux. Perdu dans le ciel, le Bric Bouchet (2997 m), domine, c'est le seigneur des lieux.

Assis sur un bloc de granit, Gaspard se laisse griser, il s'imprègne de cet environnement, se délecte de ce grand silence. Ce site a su préserver toute son authenticité, la civilisation des loisirs ne l'a nullement altéré. La montagne comme nous pouvons l'idéaliser dans notre imaginaire, dans toute sa splendeur, sa rudesse mais aussi toute sa fragilité. Il lui faudra de longues minutes avant que l'idée de reprendre la route lui traverse l'esprit. Ce sont des instants merveilleux, un bonheur absolu. Gaspard ose imaginer la féerie, les frasques flamboyantes d'une journée d'automne, lorsque les ors du mélézin se mêlent à la candeur de la toute première neige. Sur le chemin du retour, encore subjugué, il se promet de fouler à nouveau cette terre afin de vivre le faste de cette lente métamorphose qui sonne le glas des beaux jours et annonce les prémices de la morte saison.



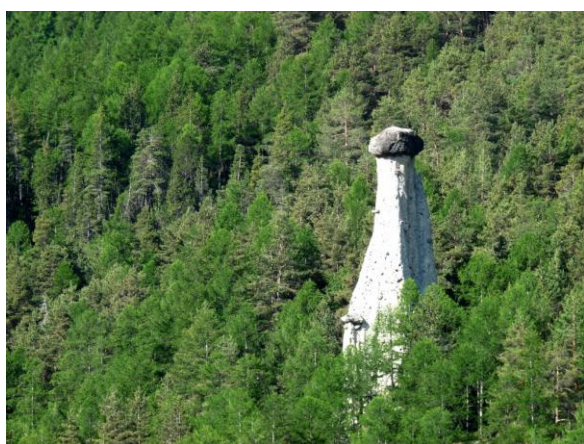
Sixième étape : Jeudi 28 Juin 2012

Aiguilles (05) / Aiguilles (05)

Là-haut, sur la montagne

C'est le premier matin, depuis le début de ce voyage, que nous prenons tout notre temps, pour la simple et bonne raison que l'étape du jour sera courte et en boucle de surcroît. Néanmoins, elle se doit de nous réserver son lot de surprises et d'émotions. Elle doit surtout nous permettre de conclure notre « Mer-Montagne », une première !

A Ville-Vieille, la route s'élève. C'est la montée finale, celle qui nous mènera à Saint-Véran. A mi-pente nous découvrons « la demoiselle coiffée », une curiosité géologique. Juste un chicot minéral rongé par l'érosion, surplombée d'une énorme pierre. Cette bizarrerie de la nature se noie dans un « océan » de chlorophylle.



Quelques instants plus tard, les premières habitations de Molines-en-Queyras apparaissent, c'est le quartier de la Rua que nous visitons avec délectation. Ici, dans ce massif du Queyras les vieux chalets prennent la dénomination de « fuste ». Ce terme issu de l'occitan fait référence au tronc d'un arbre écorcé et dégrossi sommairement. Cette technique de construction consiste à empiler les pièces de bois et à les entrecroiser aux quatre angles de l'édifice. Dans le passé, elle était réservée à la partie haute qui abritait le fenil. Le bétail et les familles occupaient la partie basse bâtie de pierre et de chaux, où ils cohabitaient dans un espace commun.

L'église de la Rua, semble écrasée tant elle est massive et trapue. Construite à mi-distance de plusieurs hameaux, elle occupe la croupe d'une butte herbeuse. Afin de rejoindre le village le plus haut d'Europe¹¹, Mireille et Gaspard, choisissent un chemin détourné, le Val de l'Aigue-Agnelle. Ils ont tout simplement, une folle envie de revoir, de revisiter les hameaux de Pierre Grosse et de Fontgillarde. Ce sont, à leurs yeux, les villages les mieux préservés de tout le massif.

À Pierre Grosse, il convient de laisser filer la route qui grimpe en direction du col Agnel (2744 m) et de s'infiltrer dans la partie supérieure du bourg afin de découvrir cette architecture si particulière. Sans ordonnancement bien précis les hautes statues de ces chalets aux vieilles poutres s'alignent afin d'appriivoiser les bienfaits de l'astre solaire. Quelques étroites ruelles en terre battue où une fine pelouse s'insinue et apporte un brin de gaieté. L'espace disponible bien que réduit se morcèle en maigres potagers, en discrets jardins d'agrément, ou en quelques carrés soigneusement plantés de pommes de terre. Ensuite, des tas, des amas de bois.

Du bois brut pour la chauffe, du bois d'œuvre pour la construction, du bois raboté, poli pour l'ébénisterie. Dans tous les pays de montagne, il est bien présent mais ici en Queyras, il prédomine, il exulte. La sculpture dans le pin cembro perpétue une vieille tradition, elle s'exprime bien souvent au travers de dessins en forme de rosace. Meubles ou bibelots font toute la fierté de ces montagnards qui transmettent ainsi, de génération en génération, un savoir faire ancestral, un art populaire. Les lignes épurées, le parfum du conifère et l'excellence de cet artisanat concourent à la création de pièces remarquables.



¹¹ Saint Véran : Le centre du village (église) est situé à 2042 m d'altitude et Saint-Véran est souvent qualifiée de « plus haute commune d'Europe ». Elle est cependant précédée par Juf en Suisse (2133 m) et Trepalle en Italie (2069 m). La devise ne porte pas seulement sur l'altitude à proprement parler, mais aussi sur la relation entre l'altitude et la culture du seigle, servant à faire le pain. Dans l'esprit des anciens habitants, Saint-Véran est le plus haut village où se mange le pain fait avec les céréales cultivées dans les champs alentours : « Lou plus haouto comunoutas inte se mangeu lou pan de Diou » (« la plus haute commune où l'on mange le pain de Dieu » - inscription sur le cadran solaire du mur de l'église).

Cette longue balade au cœur du village de Pierre Grosse peut parfaitement s'apparenter à un « retour aux sources », tant nous y avons vécu d'excellentes vacances en famille. Tout est resté en l'état, sans fausse note, tout en discrétion, en authenticité, bien en retrait des flux touristiques.

Nous poursuivons notre chemin, dans les champs alentours, marmottes et marmottons s'activent, tout en surveillant le ciel qui nous semble bien inoffensif. Car le danger, pour eux, vient justement de là et il se nomme : l'aigle royal.

À Fontgillarde, notre curiosité nous emmène jusqu'au temple. Un minuscule édifice doté d'un joli cadran solaire orné d'une croix huguenote. Le protestantisme a toujours été présent en Queyras. Religion majoritaire avant la révocation de l'Edit de Nantes, elle a survécu dans la clandestinité pendant un siècle pour ceux qui n'avaient pas émigré. La Révolution Française en rétablissant la liberté de culte lui a permis de redresser la tête sans jamais retrouver sa situation prépondérante. Bien avant, les vaudois installés dans les vallées piémontaises voisines ont eu, eux aussi, une période d'influence dans ce massif.

Au détour d'une ruelle nous surprenons un vieil homme courbé par le poids des ans et sans nul doute par un dur labeur. Il fauche le pourtour de son habitat, un lopin d'herbe d'une faible surface. Son geste est précis et bien cadencé. La faux métallique glisse dans l'espace et couche l'herbe à chacun de ses passages. Un faible crissement ponctue chaque coupe. Une pratique inscrite au plus profond de son être, maintes fois répétée au cours d'une longue vie rythmée par le cycle des saisons.

Le temps s'est écoulé bien vite, la matinée s'achève, encore quelques prises de vues de-ci de-là et c'est déjà la mi-journée. Pour la pause-déjeuner, nous investissons la terrasse de l'auberge du Bois des Amoureux. Le ciel n'est plus aussi limpide. Un flux de sud perturbe l'atmosphère, génère une fine voilure nuageuse qui dégrade quelque peu cette lumière si pure du Queyras. Par une toute petite route, nous quittons ce bois de conifères. Ensuite nous traversons de vastes espaces herbacés couverts de fleurs afin de venir à la rencontre des tous premiers chalets de Saint-Véran (2042 m). Une pancarte nous signifie que nous sommes bien arrivés dans ce pays où le coq picore les étoiles. Elle est là, plantée en bout de course de cette route départementale n°5, au-delà ne subsiste que l'alpe.

Nos cœurs sont en joie, revoir ce village haut perché et terminer ainsi ce magnifique brevet « Mer-Montagne », voilà tout notre bonheur. Mireille et Gaspard s'étaient déjà hissés sur ce point haut afin de recueillir une marque de tampon sur la petite carte de couleur bleue du Brevet des Provinces Françaises.

En ce début d'après-midi estivale, l'affluence est faible. Mais la forte pression touristique sur cette villégiature d'altitude a néanmoins produit quelques méfaits. Notre première venue remonte maintenant à trois décennies, le décor est certes toujours identique mais l'esprit du lieu s'est tout de même passablement dilué. Mais alors, quel serait de nos jours, le regard de Robert Doisneau ? Lui qui était venu en 1947, afin de figer sur la pellicule cette civilisation montagnarde à une période charnière de son histoire. La fin d'une ruralité exclusive qui s'était étalée sur plusieurs millénaires sans grands changements et l'annonce d'un bouleversement touristique encore embryonnaire.



Nous déambulons dans la rue principale. Au fur et à mesure que nous nous rapprochons de l'église, nous retrouvons les « vieilles fustes » qui nous avaient tant impressionnés en 1982. Les fontaines de bois circulaires sont toujours là, agrémentées de délicieuses compositions florales. Et bien entendu, les cadrans solaires appréciés des touristes. Les premiers sont apparus à la fin du moyen âge. Ces peintures exposées aux multiples intempéries sont malheureusement fragiles. Les démolitions liées aux guerres de religion, aux incendies et autres calamités ont eu raison des plus anciennes créations. Depuis une vingtaine d'années, il est à noter un regain de la gnomonique, cet art qui a le pouvoir de transcender une simple, une anodine façade. La référence des cadraniers, ici en Queyras, c'est Giovanni Francesco Zarbula. L'artiste italien a peint environ vingt-cinq cadrans solaires entre 1832 et 1860 reconnaissables aux corbeilles de fleurs, aux oiseaux, aux

symboles chrétiens ou francs-maçons. C'était un spécialiste de la peinture à fresco, technique qui utilise des pigments naturels apposés sur un enduit à la chaux.

Nous terminons la visite par l'office de tourisme où l'hôtesse d'accueil se fait un plaisir d'apposer le sceau de sa commune sur notre carte de route. Mireille lui conte notre voyage sur deux roues. Elle est admirative tant la mer Méditerranée lui semble éloignée de ses montagnes natales. Elle est sensible à notre choix, d'avoir retenu Saint-Véran pour la conclusion d'aussi longues pédalées. Elle parle de son pays avec passion et sincérité. Elle nous invite avant de regagner notre logis, à nous engager brièvement sur le chemin qui mène à la chapelle Notre-Dame-de-Clausis, afin de découvrir l'une des croix de mission de son village. Ce sont d'immenses croix de bois ornées des symboles et des instruments de la passion. Elles perpétuent la tradition de foi chrétienne en Queyras. Elles jalonnent le parcours des nombreuses processions qui rassemblaient la communauté catholique. Elles avaient pour vocation de conjurer les calamités dont les queyrassins étaient victimes ; sécheresse, inondation, maladie ...

Le soleil s'absente de courts instants, il est temps d'engager le retour. Heureux de notre réussite, nous nous laissons enivrer par la longue descente qui nous ramène à Château-Ville-Vieille. En ce lieu chargé d'histoire, Gaspard se doit d'évoquer la République des Escartons. Ce fonctionnement politique a perduré durant quatre siècles, de la fin du régime féodal à la Révolution Française. C'était la pleine liberté d'administration locale du pays par le pays. Il y avait donc un partage des charges au sein de cette communauté composée de sept entités communales. Un bel exemple de démocratie locale.

A Aiguilles, Mireille s'arrête à l'Auberge et, comme la veille, Gaspard s'offre un petit supplément. Son envie du jour, son désir devrais-je dire, consiste à rendre visite à une vieille connaissance : le Mont Viso (3841 m). Pour cela, il est dans l'obligation de remonter le cours du Guil, jusqu'au lieu-dit « la roche écroulée » et puis par trois ou quatre mauvais lacets interdits à la circulation automobile, accéder au Belvédère. Et là, depuis ce promontoire, il pourra admirer sans retenue ce sommet emblématique que nos voisins transalpins appellent familièrement : « le Mont Blanc des Turinois ». Mais au fil de son avancée, Gaspard rencontre un ciel de plus en plus encombré et, passé Ristolas, à la Monta plus exactement, il comprend qu'il est inutile d'insister tant l'orage menace. Gaspard se fait une raison, il connaît parfaitement la sage maxime qui dit qu'en montagne, il faut savoir renoncer.

Septième étape : Vendredi 29 Juin 2012

Aiguilles (05) / Briançon (05)

Une apothéose de rêve

Initialement, nous avions prévu de clore ce voyage à l'issue du « Mer-Montagne », c'est-à-dire sur les hauteurs de Saint-Véran afin de nous laisser glisser tout en douceur vers la gare de Guillestre/Mont-Dauphin. Les excellentes conditions météorologiques et notre forme physique du moment nous ont quelque peu orienté vers une destination que nous n'avions pas osé envisager lors de l'ébauche du projet.

Le col d'Izoard ! Oui, le col d'Izoard, comme un « fruit défendu », en guise d'apothéose à cette semaine itinérante. Un petit supplément est donc proposé à ce récit afin de conter cette ultime journée, tout aussi passionnante que les précédentes.

La veille, l'aubergiste nous avait proposé de prendre notre petit déjeuner dès six heures trente, le fait est si rare qu'il mérite d'être souligné. Nous reprenons la route de bonne heure. La chaussée est légèrement descendante, la température idéale, exquise. Nous évoluons en fond de vallée, à proximité du cours d'eau, dans un calme absolu. Un véritable délice.

A cet instant bien précis comment ne pas avoir une pensée pour Jacques Faizant¹² et son atypique coéquipière. Ils avaient connu ce même bonheur dans leur traversée des Alpes. Il avait pris tant de plaisir qu'il souhaitait remonter la combe du Queyras pour la redescendre une nouvelle fois, à la grande stupéfaction « d'Albina » ! La citadelle de Fort-Queyras se présente à nouveau à nos regards, mais cette fois-ci dans la quiétude matinale. Difficile de ne pas immortaliser ce décor de carte postale.

¹² Jacques FAIZANT : Journaliste de renom mais aussi cyclotouriste confirmé. Ses livres *Albina et la bicyclette* et *Albina roule en tête* sont des témoignages émouvants de cette passion de la randonnée à bicyclette.

Nous abordons les premières rampes avec sagesse, sachant très bien que la partie sera rude. Nos muscles encore engourdis peinent à se libérer, dans un environnement froid et humide en bordure d'un torrent toujours prisonnier d'une ombre tenace. Pour l'instant, le soleil n'exhibe ses frasques que sur les hautes cimes.

Dans un champ situé bien en contrebas, Gaspard aperçoit deux hommes dans la force de l'âge. Ils sont munis de grands râteliers de bois, ils retournent le foin coupé la veille. La nuit a déposé un voile d'humidité qu'il convient de faire disparaître au plus vite. Avec des gestes amples et précis, ils soulèvent des brassées d'herbe qu'ils laissent retomber en pluie afin d'aérer ce foin qui ne demande qu'à sécher.



Une légère mais appréciable descente nous conduit vers le village d'Arvieux. Un rayonnement solaire tout en dégradé éclaire l'enduit de l'étroite façade du clocher. Nous dépassons la bourgade aux vieilles fermes à colonnades, puis c'est la Chalp et sa fabrique de jouets en bois. Nous nous présentons maintenant au pied de l'un des passages stratégiques de ce col : la ligne droite de Brunissard. C'est une interminable ligne droite, particulièrement raide. Elle a le don de ruiner les espoirs de tous les cyclistes présomptueux.



La grimpée est lente et nous laisse le temps de contempler la « campanière », cette tour branlante faite de quatre fûts de mélèze. La cloche en son sommet, à l'appel du « procureur » permettait de regrouper la « ruida », l'assemblée des chefs de famille. Les discussions portaient sur l'entretien des canaux d'irrigation, l'exploitation d'une coupe de bois ou l'engagement d'un berger. Elle permettait aussi de donner l'alerte en cas d'incendie, le feu était considéré comme un véritable fléau. Elle est toujours là, témoin d'une société défunte.

La route entre, maintenant, en forêt et s'empile en lacets, de larges courbes judicieusement dessinées. La chaussée dévoile un revêtement parfait mais la pente accuse de forts pourcentages. Nos organismes sont mis à rude épreuve. De temps à autres quelques échappées visuelles nous permettent d'apprécier, de mesurer le fruit de nos efforts ; tout doucement la vallée s'enfonce et réciproquement nous nous élevons. Même la terrifiante ligne droite semble maintenant insignifiante. C'est un col de légende, une légende écrite en grande partie par les « forçats de la route »¹³.

Bien que les époques soient différentes, nous avons par moment l'impression de grimper dans la roue de ces champions de renom. Et pour magnifier le tout, ce col recèle un site d'exception géologiquement et sportivement parlant : la Casse Déserte. Zone rocailleuse, faite de cargneules, une roche sédimentaire carbonatée d'aspect jaunâtre. Elle surgit de nulle part, comme par magie. Un paysage ruiniforme, unique et grandiose qui apporte à ce col une grande notoriété. De grands noms du cyclisme y sont associés ; Fausto Coppi, Louison Bobet, Eddy Merckx ou le valeureux Bernard Thévenet. Tous ont mis un point d'honneur à réaliser des prouesses sur les pentes de ce col afin de pénétrer en solitaire dans cet univers lunaire.

La légende du Tour de France, agrémentée certes de sa part de fantasme, dit, en parlant de cette célèbre Casse Déserte : « Ici, les champions entrent seuls ». Les talentueux journalistes de cette époque révolue, appelaient cela : le panache.



¹³ Les Forçats de la route. Cette expression souvent utilisée pour désigner les coureurs du Tour de France, est née sous la plume d'Albert LONDRES, grand journaliste français du début du XX^{ème} siècle. C'est dans un article du 27 juin 1924 du « *Petit Parisien* » relatant l'abandon des Frères Pélissier à Coutances (Manche), qu'elle est apparue pour la première fois. Les deux champions français prétextaient un problème de règlement mais se plaignaient aussi des conditions inhumaines imposées par le directeur de l'épreuve Henri Desgrange, du journal « *l'Auto* ».

Le voyage touche à sa fin et nous jouissons pleinement de l'instant présent. La dernière série de lacets se profile, dans ce décor toujours aussi rocailleux où le monde végétal semble marginalisé. La montagne devient subitement plus douce, les buttes de chaque côté de la chaussée sont plus arrondies et le ciel infiniment grand, immense. Nous sommes au sommet du col d'Izoard à 2360 mètres d'altitude, « le toit de notre voyage ». Nous laissons éclater notre joie. La satisfaction d'avoir réussi un si beau voyage, à notre manière, à notre allure... La flore abonde de beaux parterres d'anémones mais aussi de trolles au jaune vif et puissant. La floraison est à son apogée en ces premiers jours de l'été. Un régal, un festin pour le passant à l'œil averti.



Sur le versant briançonnais, la route dessine une véritable arabesque afin de desservir le refuge Napoléon¹⁴. C'est un vénérable établissement qui tient table ouverte depuis des décennies. Nous y déjeunons d'ailleurs en terrasse. Après le service, lorsque le calme sera revenu, Madame Guion, la propriétaire autorisera même Gaspard à compulser l'impressionnante collection des livres d'or. Plus d'un siècle de témoignages, de récits, de dessins, de crûs et de déclarations d'amour couchés sur le papier pour l'éternité. La mémoire mais aussi l'histoire de ce col légendaire.

¹⁴ Refuge Napoléon : Ce refuge fait partie des six refuges construits grâce à un legs de 50000 francs de Napoléon 1^{er} au département des Hautes-Alpes en remerciement de l'accueil chaleureux que lui avaient réservé les habitants à son retour de l'île d'Elbe. Les autres refuges : col Lacroix (Queyras), col de Vars, Col Agnel, Col du Noyer (Dévoluy) et col de Manse (Champsaur).

L'après-midi est déjà bien entamée, attablés à cette terrasse d'altitude, nous sommes peu enclins à poursuivre l'aventure. Il faut bien reconnaître que nous sommes proches du générique de fin. Effectivement, il ne nous reste qu'une vingtaine de kilomètres pour rejoindre la citadelle de Briançon. Il y a aussi, l'inévitable « coup de blues », de tout voyage qui se termine. Il y a eu la frénésie des préparatifs, la débauche d'énergie pour réussir sa mise en orbite. Et puis, la route qui a déroulé son merveilleux ruban, pour qui sait choisir son chemin et porter son regard au-delà du cintre de son guidon.



Nous voilà donc, à quelques tours de roues du dénouement, nous nous accordons une pause, comme un « arrêt sur image » pour quelques instants encore ... Il faut dire aussi que nous repoussons l'échéance. C'est-à-dire le moment où nous devons nous jeter dans ce bain de vapeur qui nous attend en fond de vallée. Ici, l'air est frais, pourquoi s'en échapper ? Pourquoi s'en priver ?

Mireille et Gaspard connaissent bien ces contrées des Alpes du Sud, et cette route qui mène aux rives de la haute Durance, sera sans surprise pour eux. Il y aura tout d'abord, une belle série de virages, bien ronds, tracés dans un mélézin diffus et agréable. Puis le vallon s'ouvrira, ils jetteront un regard sur la droite afin d'apercevoir la sombre silhouette du Grand Pic de Rochebrune (3320 m). Dans la foulée, le hameau du Laus se présentera à eux. Il y aura, comme toujours, une pause pour la toute petite chapelle. Minuscule bâtisse nichée au pied d'un immense chalet rongé par les éléments et le temps qui s'écoule inexorablement. Gaspard multiplier les angles de prise de vue et jouera avec la lumière ambiante dans l'espoir de saisir le cliché qui fera référence... Celui que l'on espère tous réussir un jour.

Quelques mètres plus bas, c'est Cervières, une bourgade de montagne bâtie de part et d'autre du torrent. Elle a été martyrisée, sous l'occupation allemande : le montagnard est un être rebelle et épris de liberté. La résistance a trouvé, ici, en ces lieux, un terrain et un terreau fertiles.



La chaleur est maintenant bien présente associée à une fine brume générée par un puissant flux de sud. La route s'élève quelque peu, nos muscles crient leur désespoir, après un repos prolongé et inhabituel. Nous laissons sur la droite la très confidentielle route du fort des Gondrans et débouchons sur un point haut dominant tout l'espace. C'est alors qu'un prodigieux panorama allant du massif des Ecrins à celui des Cerces, s'offre à nous. En prime, la ville de Briançon est juste à nos pieds. Une multitude de fortins et de forteresses s'étagent à diverses altitudes pour répondre aux exigences d'une sécurité intérieure d'une autre époque.

À l'ombre d'un bosquet, nous contemplons cette vaste dépression. À l'horizon, encore vêtu de sa tenue blanche, un autre mythe : le col du Galibier (2642 m), comme une invite à la poursuite de nos pédalées alpines. Mais la raison l'emportera sur la passion ...

Mireille, tout en silence se délecte de cette lecture de paysage, puis se tourne et d'un regard suggère à son fidèle compagnon qu'il est temps de reprendre la route. Une douche sera bienfaitrice et la soirée belle dans la ville haute de cette place forte imaginée par Vauban.



Avant d'engager nos montures sur la chaussée, nous laissons nos regards glisser, pour quelques instants encore, sur ces monts et ces routes qui filent vers l'Italie, le Galibier ou la Provence. Gaspard se remémore aussi ces quelques mots d'un ami, universitaire, randonneur et écrivain : « les routes sont le meilleur chemin du rêve ». Ce sera d'ailleurs son sentiment final, quelque peu abrupt certes, mais romantique comme la langueur d'un soir d'été, ou le frêle vol du papillon, balbutiant de fleur en fleur, à la manière du randonneur qui vaque au gré de son chemin, de cols en vallées, de chapelles en hameaux, de forêts en ruisseaux ... mais, toujours en quête d'un éphémère et hypothétique bonheur.

Noirmoutier - Avril 2013.

Clin d'œil

Entre les lignes de ce récit de voyage, il est fait discrètement allusion à deux personnages, deux figures emblématiques de notre Fédération. Certains lecteurs n'auront pas eu beaucoup de peine à les reconnaître mais pour ceux sont encore dans l'intrigue, voici la solution.

Lorsque j'écris « un ami pyrénéen, un randonneur expérimenté ... ». Il s'agit tout simplement de l'inoxydable Pierre Roques, le chantre du Comminges. Et le mot de la fin, cette citation « d'un ami, universitaire, randonneur et écrivain ». C'est mon voisin cévenol, Paul Fabre alias Eddius, « el mas grande ».

Tous deux ont été membres du Jury du Prix Charles Antonin, pendant de nombreuses années.

Je salue mes deux amis, fines plumes et grands randonneurs dans l'univers du Cyclotourisme. Je leur souhaite tous mes vœux de bon rétablissement après leurs soucis de santé de ces derniers mois.

Guy Cambéssèdes.



Epilogue

*... il ne sert à rien de rêver la vie des autres,
il vaut bien mieux s'atteler à faire que la sienne
rejoigne son propre « rêve »,
seule œuvre vraiment constructive, intégrant
ses forces, ses potentiels et aussi ses doutes.*

Jean-Louis ETIENNE
(Le pôle intérieur – Edition Hoëbeke)



Toutes les photographies du voyage sur : www.picasaweb.google/Guy.Le.Randomneur